

**TRADUCTRICES ET TRADUCTEURS BELGES.**  
PORTRAITS RÉUNIS PAR CATHERINE GRAVET,  
UNIVERSITÉ DE MONS, SERVICE DE COMMUNICATION  
ÉCRITE, COLLECTION « TRAVAUX ET DOCUMENTS »,  
N° 1, 2013, 468 P.

**Violeta CRISTESCU<sup>1</sup>**

L'initiative de redynamiser la traductologie et de plonger dans l'intimité des traducteurs appartenant à de diverses époques, pour tisser des liens entre la créativité et les déterminations historiques, appartient à Jean Delisle, professeur à l'Université d'Ottawa, qui a publié, en 1999, *Portraits de traducteurs* et, en 2002, *Portraits de traductrices*.

Selon ce modèle canadien, l'équipe belge du service de Communication écrite de la Faculté de Traduction et d'Interprétation-École d'Interprètes internationaux de l'Université de Mons (dont la 50<sup>e</sup> anniversaire a été célébrée en 2012-2013) a réuni les portraits de cinq traductrices (Marie Delcourt, Hélène Legros, Ángeles Muñoz, Françoise Wuilmart, Marguerite Yourcenar) et de dix traducteurs (Maurice Carême, Alexis Curvers, Jacques de Decker, Eugène Hins, François Jacqmin, Maurice Maeterlinck, Pierre Poirier, Alain van Crugten, Robert Vivier, Emmanuel Waegemans), dans un volume où vingt-et-un portraitistes, prouvent un vrai talent littéraire. Essayant de répondre à la question: « Pourquoi le traducteur ne serait-il pas un écrivain à part entière ? », que Meschonnic a tant prônée, l'équipe de l'Université de Mons: Béatrice Costa, Olga Gortchanina, Evi Papayannopoulou, Laurence Pieropan et Thierry Fauvaux (dont trois sont présents aussi en tant que portraitistes), sous la direction de Catherine Gravet, a réussi à illustrer la diversité des domaines de traduction.

Catherine Gravet avoue que l'équipe a centré toute son attention sur la personne des traducteurs nés en Belgique ou y ayant des attaches, montrant un intérêt particulier concernant les raisons qui les ont amenés à traduire, notamment leur formation, leur milieu, leur personnalité, leurs inclinations, leurs rencontres, leur métier, les influences qu'ils ont subies. En même temps, leurs objectifs et leurs méthodes de travail, ainsi que les solutions aux questions: « Qu'ont-ils traduit? Pourquoi? Pour qui? Dans quelles conditions? Comment? Quelles contraintes ont-ils acceptées ou se sont-ils imposées? » ont conduit les auteurs de cet ouvrage à étudier les

---

<sup>1</sup> Université « Ștefan cel Mare » de Suceava, Roumanie, violeta\_cristescu@yahoo.com.

traductions produites par les traducteurs choisis en regard des originaux, mais aussi en regard d'autres traductions, et à collaborer avec des personnes qui ont offert des témoignages importants sur le vécu du traduire. Les archives, les correspondances, les journaux, les articles de presse, les interviews ont été une source enrichissante pour la réalisation de ce volume, où nous trouvons aussi une photographie qui complète chaque portrait. Il est à remarquer que tous les portraitistes « s'étant prêtés au jeu ont démasqué le leurre et l'éternel paradoxe de la fidélité vs. la liberté », comme Catherine Gravet l'affirme, et ont réussi à s'éloigner d'un cliché trop souvent associé à la traduction.

Les portraits présentent des traductrices et des traducteurs qui ont traduit « par goût, par amour de l'art et de la littérature », car ils sont le plus souvent traducteurs littéraires : le théâtre, antique et moderne, la poésie et le roman étant les genres de prédilection. D'ailleurs, cette excellente « troupe » de spécialistes (germanistes, romanistes, slavistes), sont dotés « de plusieurs flèches à leurs arcs, prêts à défendre les traducteurs et à débusquer leurs secrets ».

Anne Godart présente Maurice Carême, proclamé « Prince en poésie » à Paris, en 1972, attiré par la Russie et l'Europe de l'Est. En lançant la phrase : « Maurice Carême fut très clairement et indubitablement un grand traducteur » qu'elle argumente en 15 pages, la portraitiste met en évidence la musicalité de l'écriture de Maurice Carême.

Benoît d'Ambrosio inclut dans son portrait trois pages et demi de bibliographie sélective concernant l'œuvre d'Alexis Curvers, mais il n'a pas la prétention de pouvoir dire, en 42 pages, qui a été Alexis Curvers. « Dis-moi qui tu traduis... » ...« ...je te dirais qui tu es ? ». On comprendra mieux ce « traducteur-archéologue », pour lequel la traduction c'est la recherche du sens, si l'on fait une analyse très attentive de son portrait.

Nous découvrons, à l'aide de Thilde Barboni, Jacques De Decker, « le théâtre dans la plume, la scène dans les yeux ». Bruxellois polyglotte qui, dès le plus jeune âge, a découvert la jouissance de réussir à passer d'une langue à l'autre avec une telle aisance qu'il oubliait parfois dans quelle langue on s'exprime, Jacques De Decker occupe une place à part dans l'univers des passeurs de cultures. Il n'a traduit que du théâtre (plus de soixante auteurs) et a envisagé son travail en collaboration étroite avec les acteurs du théâtre, travaillant à côté des metteurs en scène. Passionné pour la scène, il ne s'est pas limité à des auteurs classiques, il a adapté aussi des pièces modernes, souvent drôles et « impertinentes ».

C'est Evi Papayannopoulou qui nous présente « Marie Delcourt à travers ses images de Grèce » et Pierre Ragot vient compléter le portrait « de la première femme à être nommée [...] professeur [...] à l'Université de

Liège ». Marie Delcourt, la femme d'Alexis Curvers, est une remarquable exploratrice de l'antiquité grecque et la traductrice des tragiques grecs.

Le portrait d'« Eugène Hins, un regard éclairé sur la Russie », fait par Anne Delizée et Olga Gortchannina, découvre « un véritable expert en civilisation et lettres russes ». Par son esprit pionnier, son originalité, sa perspicacité et la qualité de ses traductions, cet homme à la personnalité éclectique se distingue de la plupart des autres slavisants de l'époque, étant aussi un « fin fleuret de la langue française », allié au polyglotte, à l'homme d'idées et au pédagogue, pour choisir des textes en lesquels il croyait et les diffuser auprès du public francophone. Il connaissait le grec, le latin, l'anglais, l'allemand, l'espagnol, l'italien, le portugais et, au début des années 1880, il s'est mis à l'étude du sanscrit, pour traduire le drame *Çakountalâ* du poète hindou Kâlidâsa. Mais la traduction n'a pas été l'activité principale de Hins, il y est venu par conviction et non pas par nécessité matérielle.

Cherchant des réponses aux questions qui concernent la création dans la traduction, ce que l'on traduit et à quelles occasions et pour quels genres de projets ou si les traductions sont des commandes ou des coups de cœur, Sabrina Parent fait le portrait de François Jacqmin, « un traducteur hors pair, car il est d'abord un poète hors pair », qui fait de la musique avec les mots et qui saura conserver cette musicalité dans un autre code.

« Hélène Legros, traductrice pathétique » (présentée par Catherine Gravet et Pauline Stockman) jouit d'un portrait entre deux pôles : « vivre...ou traduire ? ». Trop intuitive pour adopter une méthode de traduction précise, maîtrisant les subtilités de l'allemand, Hélène Legros (qui a traduit *Voyage dans l'Inde* de Waldemar Bonsels, *Œuvres complètes* de Freud, etc.) fait l'option de traduire librement. Elle apprend aussi le russe, pour pouvoir traduire Dostoïevski, car elle aime transmettre des mots, des idées, des sous-entendus.

Pour Maurice Maeterlinck, écrivain symboliste, la traduction représente « un rapprochement ludique et créatif entre les langues qu'il maîtrise ». Son œuvre cache un riche travail de déchiffrement créatif et d'interprétation. Le portraitiste Hubert Roland présente l'intérêt de Maeterlinck pour la mystique médiévale flamande (il a traduit Ruysbroeck), le romantisme allemand (traduisant Novalis), le théâtre élisabéthain, mais aussi pour la poésie préraphaélite, qui a eu une influence décisive sur le mouvement symboliste. Il fait un exercice d'équilibriste, car il compare en permanence les différents modèles de traduction déjà existants. Ayant le souci de rythme et de musicalité, sans être préoccupé d'être clair, Maeterlinck joue le jeu de re-création et cherche un nouveau langage. L'étude de ses traductions illustre tout ce que peut apporter un transfert culturel à l'écriture de l'histoire littéraire. Préoccupé par la traduction littéraire, Maeterlinck considérait que l'on est obligé de traduire dans la

langue qui est « plus maternelle », les autres étant toujours « comme des vers de couleurs sur un tableau ». Il maîtrisait non seulement deux langues européennes incontournables pour son époque, mais aussi le néerlandais, qui lui a permis l'accès direct à un patrimoine peu connu. Il s'est inspiré d'une « constellation » de poètes et penseurs étrangers, faisant office de médiateur culturel, valorisant un atout lié à son identité de « Francophone de Flandres », réussissant à régénérer la langue et la culture françaises.

Ònia Camprubi et Geneviève Michel brossent le « Portrait d'Ángeles Muñoz, passeuse de mémoire », « une femme engagée », « une enquêtrice hors pair », « une femme passionnée empreinte de rigueur », « une traductrice au parcours atypique », qui s'intéressait au texte et à sa musique, mais aussi au théâtre. Elle a eu l'occasion de réaliser un court parcours d'actrice, mais, finalement, ce ne fut qu'en traduisant des textes de théâtre qu'elle jouera : « elle vit les textes de théâtre qu'elle traduit, elle les interprète en les traduisant ». Pour Ángeles Muñoz, la traduction est un voyage dans un univers nouveau, différent, étranger. Elle ne travaille pas sur commande, ses traductions provenant plutôt d'une initiative personnelle. Son savoir-faire tient d'une intuition presque naturelle, doublée de la créativité et de la fidélité envers l'original.

« Pierre Poirier, juriste, esthète et traducteur » se remarque depuis ses études secondaires, en décrochant les prix de français et de latin. Initié au néerlandais, il apprend ensuite le flamand et d'autres langues germaniques (l'anglais, l'allemand), puis il s'aventure dans les contrées des langues romanes et se passionne pour la philologie italienne. Selon Poirier, précise Laurence Pieropan, son portraitiste, l'interprète du XX<sup>e</sup> siècle, qui souhaite traduire une œuvre du corpus italien, peut tirer un heureux profit de l'évolution littéraire, et s'exprimer naturellement en vers libres. Bien avant d'être traducteur, Alain van Crugten était et restera enseignant dans l'âme, disent ses portraitistes, Anne Godart et Corinne Leburton, qui choisissent quand même le titre : « Alain van Crugten traducteur. Une plume sportive, coquine et galopine » pour un portrait complété par Thilde Barboni et Carola Henn.

Pour découvrir Robert Vivier, son portraitiste, Laurent Béghin, nous propose de pénétrer dans l'atelier du traducteur et entrevoir son travail de translation du sens et de la musique d'un texte. Robert Vivier opère en profondeur, oublie les versions antérieures et bâtit du neuf. C'est une lutte rude et l'on ne saura si le texte se laisse facilement remodeler qu'en lisant les poésies qu'il a traduites.

Benoît van Gaver nous propose le portrait d'Emmanuel Waegemans, l'« un des rares traducteurs belges néerlandophones traduisant et publiant des auteurs russes ». Il ne se contente pas de faire l'analyse des traductions et de les répertorier, il produit des traductions et publie celles qui le séduisent,

son mot d'ordre étant : « traduire ce qui me plaît et ce que les autres ne feront pas ». La traduction de *Voyage de Pétersbourg à Moscou* d'Alexandre Radichtchev reste le plus grand exploit du traducteur, car la compréhension de cette œuvre suppose une connaissance avancée de la philologie russe et du russe ancien et une étude approfondie de la langue du XVIII<sup>e</sup> siècle. Le traducteur, qui est aussi son propre éditeur, s'est donné dix ans pour cette traduction, y mettant tout son zèle et faisant un travail de qualité. Il a collaboré avec ses collègues russophones pour une meilleure compréhension du texte et pour la solution de traduction la plus adéquate. Cette collaboration inter-linguistique, négligée par les traducteurs littéraires, est, selon Waegemans, la solution pour la réussite d'une traduction. Il nous rappelle également quelques préceptes qui devraient être respectés par chaque traducteur : « saisir le ton, maîtriser la stylistique de la langue étrangère ainsi que celle de sa langue maternelle » et ne pas oublier que la connaissance d'une langue ne suffit pas pour faire un bon traducteur.

« Une femme, une cause. Portrait de Françoise Wuilmart », signé par Nadia d'Amelio, présente, comme le titre l'annonce, Françoise Wuilmart, « figure incontournable du paysage de la traduction littéraire en Belgique et en Europe – au point qu'elle est devenue emblématique » qui, depuis son enfance, ne faisait que ce qu'elle aimait. Au moment où Françoise Wuilmart entre sur la scène de traduction littéraire cette discipline était encore une grande inconnue (il s'agit des années 1960-1967). Elle découvre, à travers ses propres choix et ses affinités, les stratégies de traduction comme : le respect de « l'étrangéité » d'Antoine Berman, la déverbalisation des théoriciens du sens, parmi lesquels Marianne Lederer et Danica Séleskovitch, les préceptes de Benjamin ou de Berman, mais le débat qui oppose sourciers et ciblistes « ne la touche pas qu'après coup et elle peut alors y entendre un écho de ses propres tâtonnements, scrupules et choix décisifs ». Elle déteste aussi « l'acclimatation ou l'ethnocentrisme décriés par Berman », et défend l'ouverture à l'autre, la tolérance, l'hospitalité langagière, se proposant comme défi la réussite « à faire appréhender cette étrangéité, [...], mais sans construire une langue de traduction alambiquée ou non naturelle, refuser d'écrire dans un français dit « bien léché » et préférer dépayser le lecteur pour le conduire à l'auteur ». Sa méthodologie consiste en un « dégrossissement » du matériau verbal, travail spécifique au sculpteur qui « dégrossit la pierre pour approcher la pierre voulue par degrés », auquel Meschonnic, qui fut l'invité de Wuilmart à Seneffe, faisait référence quand il disait que le traducteur travaille le bois de la langue. Françoise Wuilmart considère que pour être bon traducteur littéraire, il faut être aussi bon écrivain et même si le traducteur n'est pas un traître, la traduction peut être une forme de trahison. Nous avons un portrait complet de cette traductrice, couronnée de beaucoup de prix de traduction, qui se voit également sollicitée par le monde académique (elle contribue ainsi à d'importantes revues de traductologie, telles : *Méta*, *Palimpsestes*, *Babel*) pour son expertise dans le domaine

de la traduction littéraire et qui dirige aussi le Collège européen des Traducteurs littéraires de Seneffe.

« Marguerite Yourcenar, traductrice universelle ? » question à laquelle Mireille Brémond cherche de répondre en vingt pages, commençant sa réponse par la phrase : « Marguerite Yourcenar est surtout célèbre comme romancière », ayant pourtant pratiqué tous les genres, son activité de traductrice se développant tout au long de sa vie. Plus on analyse le portrait, plus on comprend le choix que la portraitiste a fait pour le titre. Ce sont les coups de cœur, à deux exceptions (*Les Vagues*, de Virginia Woolf, et *Ce que savait Maisie*, d'Henri James, qui étaient des commandes), qui ont poussé Marguerite Yourcenar à traduire. Elle a souvent traduit des auteurs qu'elle connaissait personnellement, car elle cherchait d'une part, le plaisir de traduire un texte aimé, écrit par une personne appréciée, d'autre part, le souhait de faire découvrir un auteur peu connu au public français. Pour Yourcenar, la traduction est un acte littéraire et artistique à part entière, un acte de création de valeurs esthétiques. Le traducteur est avant tout un lecteur, qui s'informe de l'auteur, de ses œuvres, de son époque, de son pays. Nous découvrons aussi, grâce à Georges Fréris, « Marguerite Yourcenar, traductrice du grec ». Après la lecture qu'elle fait et qu'elle veut rendre au texte-cible, elle essayait de métamorphoser le texte-source, démontrant, selon Proust, l'idée que tout auteur est, avant tout, un traducteur de son monde intérieur.

Un mérite spécial de l'ouvrage présenté ici est de faire connaître la Belgique comme un pays où la traduction est bien représentée. Le style des portraitistes, qui ont su mettre ensemble science et poésie, pour présenter, parfois avec un fin sens de l'humour, les contributions remarquables des traducteurs belges à l'enrichissement du patrimoine culturel universel, prouve une passion digne de tout le respect. En même temps, cet ouvrage atténue le manque de visibilité des traducteurs dont le travail est assez rarement honoré. En analysant les portraits, nous comprenons qu'il a deux sortes d'écrivains traducteurs : « ceux qui considèrent la traduction comme un pis-aller auquel on ne se livre qu'à contre-cœur [...] et puis ceux qui traduisent par goût, par passion, par amour presque » (Laurent Béghin, p. 363). Nous aurions aimé lire sous la photo précédant chaque portrait la période de vie du traducteur, pour ne pas être obligés de la rechercher ailleurs. Il faut souligner que, pour la réalisation de l'ouvrage, des experts dans les matières concernées ont été consultés. Nous sommes contente de retrouver, dans un seul volume, tant de portraits de traducteurs importants pour le monde francophone et nous tenons à saluer l'initiative des auteurs.

**Note :**

Cet article a été financé par le projet « SOCERT. Société de la connaissance, dynamisme par la recherche », no. du Contrat POSDRU/159/1.5/S/132406, cofinancé par le Fonds Social Européen, par le Programme Opérationnel Sectoriel pour le Développement des Ressources Humaines 2007-2013. Investir dans les Gens